

Tu croyais
peut-être que
la terre est
une boule de joie?

Jean
Giono

Sylvain
Prudhomme

Sylvain
Prudhomme

Né en 1979 à La Seyne-sur-Mer, il est l'auteur de romans publiés dans la collection « L'Arbalète » (Gallimard). Il aime puiser dans le réel, partir d'une matière vécue, ouverte sur le monde. Parmi ses romans récents, on peut citer *Là, avait dit Bahi* (Gallimard, 2012), portrait d'un vieux camionneur algérien marqué par cinquante ans d'histoire de son pays (prix Louis-Guilloux 2012); *Les Grands* (Gallimard, 2014), odyssée d'un ancien guitariste culte dans une capitale d'Afrique de l'Ouest contemporaine (élu révélation française de l'année 2014 par le magazine *Lire*); ou encore *Légende* (Gallimard, 2016), qui revient sur les années 1980 dans le sud de la France, à travers le destin trop tôt brisé de deux frères emportés par la maladie.

Son dernier livre, paru en 2019 aux éditions Gallimard, s'intitule *Par les routes*.

•

Tu croyais peut-être
que la terre est
une boule de joie?

Je relis *Le Chant du monde* après plusieurs années. Je retrouve cette écriture et le souvenir que j'en avais: âpre, violent, tout rempli d'ombre et de fureur. Je me rappelais la puissance des images, le tremblé des phrases, l'art de Giono de donner vie et intentions à la pluie, au vent, au feu, aux bêtes, d'aller loger les voies du destin jusque dans la poussée de l'eau, les tourbillons du courant, les élans de la chair. Ce que je n'avais pas assez vu et qui me frappe à présent, c'est un fait plus essentiel encore, en amont du style et de la phrase, foyer ordonnant le livre entier, commandant jusqu'à l'arc de la fable et au sort des personnages: le regard de Giono sur le monde. Sa vision de l'homme et de l'existence.

Que raconte *Le Chant du monde*? Dès la première page, l'ordre est brisé. La nature entière tremble, couve, gronde. «Ça va?» demande Antonio au chêne auquel il s'adosse. «Non, ça n'a pas l'air d'aller.» Les oiseaux ne peuvent plus dormir. Le fils de Matelot, parti flotter du bois en amont du fleuve, ne revient pas. Il a commis un sacrilège vieux comme le monde et comme les tragédies antiques: il a enlevé une femme. Et quelle femme: Gina, la fille de Maudru le tout-puissant, que tous les hommes voulaient. Il l'a prise au neveu de Maudru, lui l'homme de rien, avec ses cheveux rouges, avec son vouloir irrésistible et ses bras

nouveaux. Et maintenant toute la vallée réclame son sang. Et son père l'attend. Et les semaines passent sans qu'il revienne. « Est-ce qu'il est mort ? – Sans doute », dit Matelot. « De l'espoir ? – Non. » Cela ne change rien : il faut retrouver son corps. « Il faut. » Toujours une affaire de devoir. De créance. Les hommes et les femmes chez Giono *doivent*.

Le livre se déploie. Antonio l'homme du fleuve et Matelot l'homme des forêts remontent la vallée, s'avancent dans l'inconnu, marchent sans se dérober vers leur destin. Au-devant d'eux il y a l'inquiétude, la peur, la colère, la vengeance, pour Matelot la mort. Il fait nuit. Il fait jour. Contraste entre l'obscurité de la première partie et la blancheur aveuglante de la deuxième, ensevelie sous la neige. Dans les deux cas l'effet est le même : adieu visibilité. Adieu maîtrise. Vivre, ce n'est pas savoir. C'est accepter qu'on ne sait pas. Qu'on ne sait rien. C'est s'abandonner au courant du monde, céder à sa poussée, accepter qu'il nous porte. Scène splendide où Antonio se baigne nu et connaît le fleuve par le ventre, en un accord idéal de l'homme et du cosmos (c'était avant que l'harmonie se fissure) : « Il se laissait porter par les courants, il tâtait les nœuds de tous les remous ; il touchait avec le sensible de ses cuisses les longs muscles du fleuve et, tout en nageant, il sentait, avec son ventre, si l'eau portait, serrée à bloc, ou si elle avait

Tu croyais peut-être
que la terre est
une boule de joie?

tendance à pétiller. De tout ça, il savait s'il devait prendre le filet à grosses mailles, la petite maille, la nacette, la navette, la gaule à fléau, ou s'il devait aller pêcher à la main dans les ragues du gué.»

Hors ces moments de grâce, l'homme est sur terre comme un aveugle, un errant contraint d'avancer à tâtons, de se cogner, de se blesser. Le chant du monde est le contraire d'un spectacle auquel on assisterait du dehors. Il nous traverse du dedans. Il bouillonne, soulève, emporte. Il est le courant même de la vie, un courant dans lequel à chaque instant l'homme est pris, soumis comme la nature entière à son tumulte, contraint d'en accepter la loi. S'il est beau, c'est d'une beauté cruelle, implacable. La beauté froide de ce qu'on ne choisit pas. De ce qui de toute façon doit être – sans recours possible. « Tu croyais peut-être que la terre est une boule de joie », souffle Toussaint à Antonio. Leçon d'assentiment: les voies qui nous gouvernent sont impénétrables; vivre, c'est l'accepter. C'est se résoudre non à chanter le monde, mais à être chanté par lui. C'est accepter qu'il passe par nous, souffle et siffle en nous, joue de nos corps et de nos âmes comme le vent joue des arbres et des roseaux. « La vérité c'est que tout doit obéir. »

Livrés à l'universel courant, les moins perdus sont encore ceux qui, privés de vue, ont têt

appris à s'amarrer à d'autres certitudes. Toussaint le guérisseur aux mains capables de rassurer, de soulager, de soigner. Clara l'aveugle qu'Antonio recueille en pleine forêt, tout juste accouchée, et qui malgré sa cécité affirme « voir beaucoup plus loin » que lui.

Clara, Toussaint: ceux-là sentent. Ceux-là vivent avec la nature en plein accord, existentiel et musical. « Je me demande ce que ça peut être ce que vous dites: voir! puisque, chaque fois, ça vous trompe.» C'est la seule vérité qui soit: celle du corps. Vérité des muscles, du toucher, du contact. « Celui qui sait nager, qui sait marcher, qui a de la force dans les bras et dans les cuisses, qui respire bien, qui travaille juste, il a le monde pour lui.» Et Toussaint de montrer à Antonio un couple de scarabées affairés à copuler dans les sablières. « Tu les regardes: ils font l'amour. La terre leur a déjà bourré la tête avec des odeurs et maintenant elle frappe avec de gros marteaux de joie sur la cuirasse de leur crâne. Tu les regardes: ils font un travail haletant, grave, pas très loin de la douleur. Tu vois très bien qu'ils ne savent pas. L'obéissance est l'obéissance.»

Dans la nuit s'ouvrent alors des îles, pareilles à de grands feux de désir. Brasiers auxquels hommes et femmes çà et là se réchauffent comme les scarabées, le temps d'une soirée, joyeusement

Tu croyais peut-être
que la terre est
une boule de joie?

– plus joyeusement que les scarabées. Scène où un groupe d’hommes et de femmes glacés par l’eau de la rivière se déshabillent devant les flammes et se fouettent à coups de rameaux pour se réveiller les sangs. « Elle était jeune, toute dorée, avec une belle ombre au long de l’échine, des seins durs à peine fleuris. Un homme noir sauta à travers un reflet du feu et se mit à la frapper sur les flancs avec sa branche. » La sensualité n’a pas besoin d’être appuyée. Le désir est là, comme une certitude tranquille, une force qui soulève, attire, attise, indiscutable, invincible. Nul débat. Nul suspense. L’issue est écrite. La fille nue devant le feu peut repousser en riant ses soupirants; elle sait comme eux qu’elle finira par les aimer. De même l’inconnue qui surgit devant Antonio au détour d’une ruelle du village en fête peut s’amuser vingt fois à lui échapper après l’avoir attiré: il ne doute pas qu’il l’aura.

Mots de Gina pour décrire cette toute-puissance du désir: « Je suis entrée là où le neveu était en train de manger avec les bouviers et je lui ai dit: “Si tu me veux prends-moi vite.” Devant tous les hommes il m’a serrée contre lui, et il m’a embrassée, et il m’a tâté tout le corps comme si j’étais déjà sa femme. J’ai dit: “Ah” et “Merci, merci!”, longtemps, pendant qu’il me tenait, pour le remercier d’être là, d’être lui, d’être à moi.

Voilà tout, qu'est-ce que tu veux dire? Qu'est-ce que vous pouvez comprendre, vous, les hommes?»

Le monde est plein de mystères, et le désir est un de ceux-là. « On ne fait pas des enfants rien qu'avec du lait caillé. Et on ne les fait pas comme on veut. On les fait comme on est et ce qu'on est on ne sait pas. » Ce qu'on est on ne sait pas : tout le Giono du *Chant du monde* est là. Tout le Giono qui me touche aussi. Leçon d'humilité. Dérision de toute prétention à surplomber, à maîtriser. Qui sommes-nous? Qu'est-ce qui désire en nous? Est-ce la nature? L'espèce? La mémoire des aïeux? Folie de prétendre s'appartenir tout entier: « On a tant de choses dans son sang. »

« Voilà que moi je sais », dit Antonio à Clara dans les dernières pages, l'harmonie du cosmos enfin rétablie. Et juste quelques lignes plus loin, alors qu'il vient de prendre une truite à la main, comme autrefois: « Voilà que je joue dans le monde maintenant. » Splendeur d'un accord restauré avec la nature. Joie d'une entente retrouvée, d'un contact rétabli, à l'image des flancs du poisson tenus dans la paume. « Voilà que je sais. » Mais quoi? Précisément que je ne sais rien. Que je ne saurai jamais rien. Qu'il n'y aura jamais d'autre sagesse que celle-là: jouer *dans* le monde, en deçà de tout surplomb. Dans la rivière. Au plus près du courant.